

sion infantile afin d'apaiser les angoisses de la vie ; je voudrais essayer de te montrer qu'elle est totalement autre chose. Elle est à la fois un pari et un combat, une belle raison de vivre et une espérance plus forte que toutes les nuits qui menacent notre monde » (p. 10). Ce passage se trouve dans une courte introduction où l'auteur aborde entre autres la question de la crédibilité de la résurrection du Christ.

Ensuite, il déploie sa pensée, toujours vive et coulée dans un style alerte et clair, selon trois directions : tout d'abord, il envisage ce que la Bible dit de l'homme (p. 19-45), puis de Dieu (p. 47-67) avant de clore sur une réflexion sur le fait d'être chrétien (p. 69-91). Dans cette progression, il aborde les thèmes essentiels de la foi chrétienne, où l'homme est un être créé par Dieu, Dieu auquel il aspire mais dont il est fondamentalement séparé par le péché qui est au fond de lui et le rend alors « obscur » à lui-même (premier chapitre). Mais ce Dieu, qui est en premier lieu Créateur, veut toujours faire alliance avec sa créature ; le Nouveau Testament nous montre son ultime et sa plus forte tentative pour cela à travers son Incarnation en la personne de Jésus, et la Crucifixion de ce dernier – un catholique eût naturellement attendu ensuite un paragraphe sur sa Résurrection (deuxième partie).

Enfin, notre auteur fait le lien entre les deux premières parties en présentant d'abord la réponse de l'homme comme conversion puis la foi comme don, comme protestation (l'auteur n'est pas pasteur réformé pour rien !) et, finalement, comme confiance et fidélité (troisième partie). Bref, un livre passionnant que l'on aimerait tant, si son prix était un peu moins élevé, acheter en quantité pour tant de parents, amis et relations à qui il serait certainement d'une grande utilité !

P. David Roure

LITURGIE

LOUIS DELATOUR

Initiation aux sacrements de la vie chrétienne

Paris, Parole et Silence, coll. « Collège des Bernardins », 2010. – (14x21), 132 p., 14 €.

Même si rien n'est précisé à ce sujet, l'accueil dans la collection « Publications de l'École

cathédrale » des éditions Parole et Silence et la mention « Collège des Bernardins » en première et quatrième de couverture laissent supposer que cet ouvrage reprend un enseignement donné sous forme de cours ou de conférences. L'auteur a été, nous précise-t-on, « pendant vingt-six ans aumônier d'étudiants dans les Grandes Écoles ». Jésuite aujourd'hui retiré, il a probablement été sollicité pour présenter à des recommençants sa synthèse personnelle sur les sacrements. Il qualifie lui-même sa démarche de « catéchuménale » (p. 22).

Le propos n'est pas historique – sauf pour la réconciliation, qui bénéficie d'un aperçu de ses évolutions – et l'auteur ne remet nullement en cause la cohérence du septénaire sacramentel tel qu'il est défini dans l'Église latine depuis le XIII^e siècle. En revanche, il se distingue de la répartition du *Catéchisme de l'Église catholique*, qui envisage successivement les trois sacrements de l'initiation, deux sacrements de guérison (pénitence et onction des malades) et deux sacrements du service de la communion (ordre et mariage). Sensible à la dimension existentielle, il définit sa propre répartition, traitant dans une première partie du baptême, de la confirmation et de l'onction des malades, parce qu'ils « jalonnent le cours de l'existence humaine », avant de présenter deux sacrements qui doivent être répétés – à savoir l'eucharistie et la réconciliation – et qu'il met en lien avec le beau concept de « renouvellement de la vie ». Ordre et mariage restent en troisième partie, parce qu'ils concernent « la vie en société » et définissent des états de vie. Même si un tel parcours a du sens, les liturgistes regretteront sans doute la rupture de l'unité de l'initiation chrétienne et s'étonneront que l'onction des malades soit surtout envisagée en lien avec l'entrée au ciel : « Tu vas quitter notre communauté terrestre. » Il est vrai que la suppression de l'adjectif « extrême » n'a pas changé nécessairement les mentalités des croyants.

Chaque sacrement est traité en quelques pages, mêlant les considérations spirituelles, pastorales et psychologiques. On relève la sensibilité et le langage d'un homme habitué à parler à des étudiants, à expliquer à partir d'images ou d'exemples. La théologie s'en trouve quelquefois un peu malmenée, comme lorsque le pape est comparé à un « président » de l'Église universelle.

L'épaisseur humaine n'est pas ignorée : ainsi, après avoir défini le mariage dans l'indissolubilité d'une alliance, l'auteur n'oublie pas d'envisager la situation délicate des divorcés-remariés.

Il n'omet pas non plus de préciser « d'où il parle », à travers des préliminaires qui offrent un « rappel des données de la foi chrétienne qu'impliquent les sacrements », quelques remarques sur l'apport des sciences humaines et une note sur Luther un peu inattendue, dont l'objet est d'expliquer l'apparition de l'interprétation nominaliste des sacrements.

La conclusion, rapide, rappelle opportunément la primauté de Dieu dans la vie sacramentaire. Sur ce point comme sur plusieurs autres, ce petit ouvrage est assurément susceptible d'éclairer aussi bien les croyants anciens que les nouveaux venus à la foi.

P. Bernard Xibaut

ANNE BAUD (DIR.)

Espace ecclésial et Liturgie au Moyen Âge

Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (diffusion : Paris, De Boccard), 2010. – (21x30), 382 p., 42 €.

À toutes les époques, encore que de façons très diverses, se sont posées de multiples questions au sujet des rapports entre l'espace, l'église et la liturgie : en milieu urbain ou rural, l'église est-elle située au centre de l'agglomération, comme c'est le cas pour Notre-Dame à Paris, ou à la périphérie, comme c'est le cas pour Saint-Jean-de-Latran à Rome ? Un espace sacré, voire un jardin, ou un parvis tirant son nom du paradis, est-il préservé autour de l'édifice, ou les maisons des hommes sont-elles accolées à la maison de Dieu ? Comment l'assemblée s'organise-t-elle dans une église ronde ou rectangulaire, à nef unique ou bien à nefs multiples soutenues par des rangées de colonnes qui ne favorisent guère la vue et la communication ? L'église est-elle conçue pour une communauté monastique ou canoniale, pour l'assemblée dominicale ou pour les dévotions de pèlerins visitant un sanctuaire ?

Un colloque international tenu à Nantua en novembre 2006 s'est efforcé d'apporter des réponses, forcément partielles, à ces questions, en

se limitant à la période médiévale et en privilégiant les régions du Rhône et de l'Auvergne, tout en s'autorisant des escapades au Mont-Saint-Michel, à Saint-Jacques-de-Compostelle ou à Torcello près de Venise. Sous la direction d'Anne Baud, de l'université de Lyon, quelque vingt-cinq historiens, presque tous universitaires, nous invitent donc à parcourir ces églises, et à observer les rapports entre l'édifice, les célébrations liturgiques et les pratiques dévotionnelles. Ils attirent notre attention sur les programmes iconographiques, qui ont le plus souvent une visée pédagogique ou catéchétique. Ils nous rappellent aussi qu'en bien des cas l'église est un espace funéraire : les rois reposent dans une crypte, les évêques sous une dalle dans le chœur de leur cathédrale, les familles nobles dans une chapelle latérale, le menu peuple dans le cimetière qui entoure l'église du village.

Il n'est pas possible d'énumérer toutes ces contributions, utilement accompagnées de plans et d'illustrations qui expliquent le format insolite de l'ouvrage. Signalons du moins, parce qu'il complète les études publiées en 2010 à l'occasion du onzième centenaire de Cluny, le chapitre qui traite de la « Liturgie et espace monastique à Cluny », où les nombreuses processions tenaient une grande place. Notons également la trop brève communication de Y. Esquieu, d'Aix-en-Provence, sur la façon dont, au long des siècles, le rapport entre culte et lieu de culte a été compris ou incompris. Alors que nous avons retrouvé, depuis Vatican II, une meilleure participation des fidèles à la liturgie et un meilleur aménagement des églises, cette exploration dans le passé enrichit notre mémoire et donc la qualité de notre jugement.

P. Philippe Rouillard, o.s.b.

PASTORALE

MGR JOSEPH DORÉ

À cause de Jésus ! Pourquoi je suis demeuré chrétien et reste catholique

Paris, Plon, 2011. – (15,5x24), 375 p., 22 €.

Les livres d'entretiens, dans lesquels un évêque en activité ou en retraite évoque ses souve-